

CD critique. GLUCK : ORFEO (Naples 1774), Jaroussky, I Barrochisti, Fasolis 1cd Erato 2016-2017).



CD critique. GLUCK : ORFEO (Naples 1774), Jaroussky, I Barrochisti, Fasolis 1cd Erato 2016-2017). VERSION NAPOLITAINE. Diego Fasolis, en maestro inspiré nous dévoile une version peu connue de l'Orfeo gluckiste donnée triomphalement à Naples (après sa création originelle à Vienne en 1762) avec danses et arrangements spécifiques pour réussir sa création au moment du

carnaval de 1774. D'emblée la tenue magistrale de l'orchestre sur instruments anciens, détaillée, colorée, vive et subtilement énoncée impose une parure idéale à cette version historiquement informée de l'Orfeo de GLUCK à la mode napolitaine. L'activité de l'orchestre, très fluide et nerveux, mais sans sécheresse s'impose de bout en bout. Le dramatisme rond jamais véritablement mordant mais parfaitement équilibré dans sa caractérisation demeure l'atout majeur de cette lecture très aboutie voire ciselée : elle n'a pas encore la force décuplée de la version parisienne une décennie plus tard (entre autres grâce au morceau qu'ajoute alors Gluck, la fameuse danse des Furies, d'une frénésie hallucinée/nante) mais ici, le souffle que projette dans le tableau des furies justement, et que doit assagir et séduire l'endeuillé Orphée (scène III, entrée aux enfers) le maestro maître des rebonds élégiaques (évocations des ombres heureuses aux Champs-

Elysées, scène V) ou donc tragiques, Diego Fasolis, suscite notre plein enthousiasme.

Il s'agit de la version pour voix de contre ténor aigu à laquelle il n'est pas certain que le chant de **Philippe Jaroussky**, tout en acidité (souvent peu contrôlée) et en intonation univoque, malheureusement toujours égale apportent l'éclairage idéal: on sait la séduction du timbre du français mais force est de constater l'usure d'une voix de plus en plus aigre aux aigus tirés dont le médium préserve désormais la tessiture inégale et pleine de contorsions linguistiques assez surprenante.

Face à ce chant limité et artificiel, l'amour de la soprano **Emöke Barath** séduit, envoûte. De même, l'Euridice d'**Amanda Forsythe** est d'une élégance mozartienne et l'adjonction de son grand air de bravoure (pour satisfaire les caprices narcissiques de la prima donna et aussi satisfaire aux canons de l'opéra italien soit l'air peu joué ailleurs signé Lasnel / Naselli: « tu sospiri ») apporte un éclairage premier, majeur, grâce au timbre suave et idéalement incarné de la soprano : voilà qui donne une épaisseur inédite au personnage d'Euridice ; on comprend mieux que dans la scène VI, la ressuscitée confrontée à l'apparente froideur de son aimé, provoque son retournement fatal en pleine ascension salvatrice. La jeune soprano vole la vedette au contre-ténor français. Son chant reste sincère et juste malgré l'écriture ornementée, un rien bavarde de Lasnel. L'expression de l'amoureuse perdue, démunie, déconcertée est totalement réussie.

Le chœur demeure honnête parfois appliqué mais articulé. Les vrais protagonistes restent les instruments anciens, idéalement canalisés sous la baguette d'un orfèvre épris de sensualité tragique : maestro Fasolis. Pilotant avec flexibilité et efficacité ses I Barrochisti, le chef diseur et lui aussi poète, souligne ce qui fait la force de l'opéra révolutionnaire de GLUCK aidé de son librettiste Cazalbigi, sa grande cohésion continue, son souffle unitaire : un chef d'œuvre et une épure dramatico tragique conçue selon les

divines proportions d'un relief antique.

CD, critique. GLUCK : ORFEO (Naples 1774), Philippe Jaroussky, Emöke Barath, Amanda Forsythe, I Barrochisti, Diego Fasolis, lcd Erato 2016-2017)

Compte-rendu critique, opéra. Montpellier, le 15 mai 2018. Verdi : Nabucco. Meoni, Check, Schønwandt / Fulljames

Compte-rendu critique, opéra. Montpellier. Opéra Berlioz-Le Corum, le 15 mai 2018. Giuseppe Verdi : Nabucco. Giovanni Meoni, Jennifer Check, Luiz-Ottavio Faria, Fleur Barron, Davide Giusti. Michael Schønwandt, direction musicale. John Fulljames, mise en scène. C'est avec un grand plaisir que nous avons pris le chemin de Montpellier pour revoir cette production de Nabucco déjà appréciée à Nancy en novembre 2014 ; Valérie Chevalier, directrice générale de la maison occitane et ancienne responsable de l'administration artistique place Stanislas, faisant le lien entre les deux maisons. Sur le vaste plateau du Corum, le décor toujours aussi impressionnant, – celui d'une synagogue laissée à l'abandon, respire plus largement qu'à Nancy et se laisse plus facilement admirer dans la diversité de ses détails. Malgré un traitement scénique qui laisse de côté la dimension épique de l'ouvrage et lui applique un traitement qui rappelle l'oratorio, on se laisse prendre à nouveau par la très forte dimension biblique de la mise en scène, comme une ode à la force de la foi

celle du peuple hébreu face à l'envahisseur babylonien. **Par notre envoyé spécial, Narciso Fiordaliso.**

Nabucco Meoni



Comme toujours avec Valérie Chevalier, le plateau a été particulièrement soigné. De l'Anna rayonnante de **Marie Sènié** au Grand-Prêtre de Baal plein d'autorité, en passant par l'Abdallo très juste de **Nikola Todorovitch**, les seconds rôles

témoignent d'une vraie cohésion. Le jeune et prometteur **Davide Giusti** en Ismaele tire le meilleur parti de ce rôle ingrat, lui donnant une épaisseur peu commune. Depuis un joli Fenton dans les Lustigen Weiber de Nicolai, le ténor italien a fait du chemin et sa voix s'est superbement développée. Seuls quelques sons parfois poussés pour remplir la salle nous incitent à lui conseiller davantage de prudence. On admire également la beauté envoûtante du timbre de Fleur Barron, superbe Fenena dotée d'une présence magnétique. Est-ce elle réellement mezzo ou un soprano dramatique qui s'ignore ? Des graves poitrinés parfois un peu haut et un aigu pouvant être davantage soutenu laissent planer le doute, mais on suivra avec intérêt la carrière de cette jeune artiste.

Remplaçant Oren Gradus initialement annoncé, **Luiz-Ottavio Faria** offre un beau portrait de Zaccaria. La basse brésilienne, après un superbe Sarastro au Festival de Sanxay en août dernier, confirme sa place parmi les grandes basses d'aujourd'hui, grâce à un grain vocal rare, une puissance appréciable et un aigu percutant, sans parler du grave ample et sonore. Un artiste attachant, pleinement investi et d'une sincérité touchante.

Avec les deux rôles principaux, nous retournons une fois de plus de côté de Nancy et un autre ouvrage de Verdi, un Macbeth inoubliable en mars 2013 où le couple central était incarné par les mêmes artistes que ce soir. C'est dire notre joie de les retrouver ensemble.

Jennifer Check, occupant toujours la scène avec autant de force et d'évidence, paraît aussi à l'aise dans l'écriture impossible d'Abigaille que dans celle de la terrible Lady, assurant sans effort apparent les sauts de registres qui parsèment la partition. Aigus dardés – quoiqu'un peu trop vibrés parfois –, graves solides, mais aussi ligne de chant lentement déroulée au deuxième acte et une mort d'une belle émotion, pour défi remporté avec brio et une prise de rôle importante dans la carrière de la soprano américaine.



Face à elle, **nous saluons bien bas le Nabucco impérial de Giovanni Meoni**. Une fois de plus, le baryton italien s'affirme selon nous comme le seul hériter du légendaire Renato Bruson. Comme lui, ses meilleures armes résident dans son émission mordante, haute et claire, ainsi que dans son legato de grande école. Déclamant en véritable tragédien un texte dont on ne perd jamais une syllabe, il paraît simplement parler sur des notes, dans un naturel confondant de bout en bout. Littéralement possédé par son personnage, toujours plein d'un noble maintien, en véritable roi jusque dans le délire, le chanteur touche au sublime dans un « Dio di Giuda » poignant de sincérité et d'intériorité, la technique toute entière au service de la seule musique. La leçon d'un maître, un modèle de bel canto.

Un intense bravo au chœur maison, plein d'une ferveur communicative et qui délivre un « Va pensiero » poétique et enflammé.

A la tête d'un orchestre aux pupitres splendides, **Michael Schønwandt** conduit ses troupes avec fougue, parfois un rien trop – une Ouverture à notre sens à la conclusion trop rapide et un peu noyée par l'acoustique du lieu – mais avec un vrai sens du drame et une réelle attention aux chanteurs. Avec tant d'atouts, quelques reprises n'auraient pas été coupées et notre bonheur aurait été complet.

Au rideau final, c'est un immense succès qui salue cette première, preuve d'un public conquis et heureux.

Montpellier. Opéra Berlioz-Le Corum, 15 mai 2018. Giuseppe Verdi : Nabucco. Livret de Temistocle Solera. Avec Nabucco : Giovanni Meoni ; Abigaille : Jennifer Check ; Zaccaria : Luiz-Ottavio Faria ; Fenena : Fleur Barron ; Ismaele : Davide Giusti ; Le Grand-Prêtre de Baal : David Ireland ; Abdallo : Nikola Todorovitch ; Anna : Marie Sènié ; L'Homme : Yves Breton. Chœurs de l'Opéra National Montpellier Occitanie ; Chef de chœur : Noëlle Gény. Orchestre National Montpellier Occitanie. Direction musicale : Michael Schønwandt. Mise en scène : John Fulljames ; Reprise de la mise en scène : Aylin Bozok ; Décors : Dick Bird ; Costumes : Christina Cunningham ; Lumières : Lee Curran ; Chorégraphie : Maxine Braham – Illustrations : © MARC GINOT / Montpellier 2018

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 17 mai 2018. Ravel : L'Heure espagnole. Puccini : Gianni Schicchi. M. Pascal / L. Pelly

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 17 mai 2018. Ravel : L'Heure espagnole. Puccini : Gianni Schicchi. Pascal / Pelly. Réunir deux opéras en un acte est toujours une gageure passionnante : avec Ravel et ses deux courts ouvrages lyriques, **L'Heure espagnole** (1911) et **L'Enfant et les sortilèges** (1925), le choix naturel est bien entendu de les faire entendre lors d'une même soirée, ou encore de confronter le premier avec *La Voix humaine* de Poulenc ([voir notamment à Tours en 2015](#)). En ce dernier cas, ce sont deux portraits du désir féminin qui sont mis en miroir, à la manière du diptyque monté récemment à Garnier autour du *Château de Barbe-Bleue* et de [...La Voix humaine](#). Un autre grand classique consiste à rassembler les deux comédies grinçantes que sont **L'Heure espagnole** et **Gianni Schicchi** – l'ouvrage conclusif du fameux Triptyque de Puccini,



souvent donné à part : on privilégie alors l'ironie grinçante de ces deux critiques de l'individualisme triomphant.

Poésie retenue, étroitesse bourgeoise

Le metteur en scène français **Laurent Pelly** ne s'y est pas trompé lors de la création de cette production au Palais Garnier en 2003 (reprise aujourd'hui dans le vaste vaisseau de Bastille), en imaginant une scénographie incroyable de pertinence et de minutie dans le joyeux désordre révélé. Les deux ouvrages bénéficient en effet d'une même perspective écrasée qui symbolise l'étroitesse bourgeoise dans laquelle les protagonistes évoluent : à la course effrénée du désir de la nymphomane chez Ravel répond celui, plus prosaïque encore, de l'argent par les héritiers rapaces croqués par Puccini. Pour autant, Pelly ne se contente pas de cette scénographie virtuose et reste attentif – une constante chez lui – à la direction d'acteur, toujours au plus près des moindres inflexions musicales. On notera ainsi sa propension à renforcer l'aspect ridicule du bellâtre narcissique de L'Heure espagnole, ou encore à se moquer des amoureux de Puccini, dont les interludes mélodramatiques apparaissent surlignés par les outrances de leur gestuelle.

Mais c'est peut-être plus encore l'orchestre qui tient un rôle prépondérant dans ces deux ouvrages bondissants, à l'humour piquant. **Maxime Pascal** (né en 1985), après son incursion dans ces mêmes lieux en début d'année dans Boléro, poursuit son exploration de l'œuvre de Ravel avec l'Orchestre national de l'Opéra de Paris. Pour autant, à trop vouloir privilégier l'expression subtile des timbres autour d'un geste legato qui

allège les textures, on reste sur sa faim au niveau dramatique, tant le tempo apparaît en maints endroits retenu. Avec ce geste félin mais trop intellectuel et extérieur, le jeune chef français semble oublier toute la part d'ironie et d'humour nécessaire ici. Gageons que les prochaines représentations sauront lui donner l'envie d'explorer plus avant ces autres facettes et gagner en spontanéité.

Cette réserve est d'autant plus regrettable que le plateau vocal réuni pour les deux ouvrages se montre d'un haut niveau. [Clémentine Margaine, Carmen mémorable \(mars 2017\) pour les uns \(voir ici\)](#) et plus inégale pour d'autres, trouve ici un rôle à sa pleine mesure, en faisant l'étalage de superbes couleurs dans les graves, autour d'un beau tempérament. A ses côtés, **Stanislas de Barbeyrac** (Gonzalve) s'impose également avec ses phrasés éloquents, sa voix charnue, sa projection avantageuse. Les autres rôles s'en sortent bien, même si on aurait aimé des timbres plus différenciés, des tempéraments plus extravertis encore, à même de donner davantage de saveur à ces rôles en parlé-chanté.

C'est précisément en ce domaine que s'impose la distribution de **Gianni Schicchi**, autour des rôles comiques parfaitement incarnés par les impayables Zita de **Rebecca De Pont Davies** et Simone de **Maurizio Muraro**, notamment. A leurs côtés, **Artur Rucinski** s'en donne à cœur joie dans le rôle-titre, mais ce sont bien entendu le couple d'amoureux, particulièrement privilégiés par la partition, qui recueillent une ovation méritée en fin de représentation. **Vittorio Grigolo** compense quant à lui aisément son chant un rien premier degré par une aisance vocale toujours aussi insolente, à l'impact physique irrésistible d'éclat. **Elsa Dreisig** n'est pas en reste au niveau de la facilité, rayonnante dans l'aigu, tout en se montrant heureusement plus intéressée par les nuances dans les phrasés. Indiscutablement une chanteuse à suivre ([VOIR notre reportage Elsa Dreisig couronnée au Concours de chant de Clermont-Ferrand 2015](#)). On mentionnera encore les superlatives

Emmanuelle de Negri (Nella) et **Isabelle Druet** (La ciesa) que l'on souhaiterait entendre dans des rôles plus développés encore.

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 17 mai 2018.
Ravel : L'Heure espagnole. Clémentine Margaine, Michèle Losier (Concepcion), Stanislas de Barbeyrac (Gonzalve), Philippe Talbot (Torquemada), Jean-Luc Ballestra, Thomas Dolié (Ramiro), Nicolas Courjal (Don Inigo Gomez). Puccini : Gianni Schicchi. Artur Rucinski, Carlo Lepore (Gianni Schicchi), Elsa Dreisig (Lauretta), Rebecca De Pont Davies (Zita), Vittorio Grigolo, Frédéric Antoun (Rinuccio), Maurizio Muraro (Simone), Emmanuelle de Negri (Nella), Isabelle Druet (La ciesa). Orchestre et chœurs de l'Opéra national de Paris, José Luis Basso, direction des chœurs, direction musicale, Maxime Pascal / mise en scène, Laurent Pelly. A l'affiche de l'Opéra Bastille à Paris, jusqu'au 17 juin 2018.

BAROCCO, le magazine BAROQUE par classiquenews

BAROCCO, l'actualité BAROQUE en France et dans le monde : projets innovants, festivals, ensembles à suivre, opéras & concerts baroques...

Le BAROQUE aujourd'hui. Distinguer l'essentiel : Tout au long de l'année CLASSIQUENEWS analyse les artistes, les projets,

les événements qui font l'actualité. Nous vous faisons partager nos coups de cœur, – les programmes, événements, festivals, concerts, interprètes, projets, ... qui par leur pertinence et leur originalité marquent l'agenda de la planète classique et sont susceptibles de recevoir notre label " le CLIC de CLASSIQUENEWS ".



BAROCCO

Le magazine de l'actualité baroque par classiquenews

Concerts, festivals, opéras, personnalités, expériences innovantes, lectures dépoussiérantes évolution et tendance du marché, pratiques des publics, etc ... Retrouvez dans **BAROCCO** , **notre magazine en ligne**, comptes rendus, analyses, dossiers, enquête, reportages écrits ou vidéos, sans omettre notre radio piano à venir, ... soit tout ce que vous devez suivre et connaître pour ne rien manquer d'important s'agissant du piano et des claviers en général.

Chaque jour, de nouveaux articles, des dépêches, des annonces, surtout des contenus et plusieurs sujet vidéos exclusifs vous sont proposés pour identifier les acteurs du classique aujourd'hui.

A LA UNE de juin 2018

L'ANNIVERSAIRE François Couperin (350 ans)

Il aurait eu 350 ans ce 10 novembre 2018



LES 350 ANS DE F COUPERIN... François dit « Le Grand » (1668-1733) est le génie de la dynastie familiale et musicale : un auteur unique et singulier, capable de sublimer l'écriture pour le clavecin et la musique de chambre voire la forme concertante et celle orchestrale alors en germe ; François est le neveu de « Louis » (circa 1626-1661). Oncle,

père (Charles) et donc fils et neveu, se succèdent comme organiste à Saint-Gervais à Paris, éloquente continuité dynastique. Et pour le dernier Couperin, accomplissement final en apothéose (car il est fils unique et dernier d'une lignée prospère), longue tradition familiale qui explique ici une passion pour le clavier, orgue et clavecin. Si Saint-Saëns se passionne pour Rameau, c'est ... Brahms qui pilote la première édition des oeuvres pour clavecin de Couperin. Il fut longtemps taxé d'un excès d'italianisme : c'est mal écouter son oeuvre et mal mesurer le parcours de son style dont le but ultime et la poésie, née d'une alliance subtile entre trame italienne et chaîne française. A Couperin « le Grand » revient le mérite de créer et réussir ce goût personnel, puissant, original qui réunit les deux styles emblématiques de la musique baroque. Né en 1668, François Couperin aurait eu en 2018, 350 ans. **Dossier spécial Les 350 ans de François COUPERIN. [En LIRE +](#)**

<http://www.classiquenews.com/dossier-francois-couperin-2018-pour-les-350-ans/>

**Jeunes ensembles à suivre :
les nouveaux baroqueux**

**Audacieux, ambitieux, poète...
L'ensembles Les TIMBRES**



EDITO... Quoiqu'on en dise, depuis les Bruggen, Harnoncourt, Kuijken... les interprètes baroques se sont embourgeoisés. Quid de l'ivresse sonore, parfois âpre et incisive des débuts, portée cependant par un désir audacieux, un sens du risque souvent inouï... Même les pionniers d'aujourd'hui se sont étrangement assagis : Bill Christie entre autres préfère ses chers Haendel plutôt que ses premiers Rameau ou Italiens du Seicento, hier si éruptifs... Il n'est guère que Jordi Savall, impérial humaniste à la pensée critique et fraternelle, pacifiste irrésistible, à donner encore du sens au geste musical. Mais tout n'est pas perdu dans ce landernau ronronnant : quelques ensembles nouveaux, de la nouvelle génération se distinguent... dont **LES TIMBRES**, révélés, encouragés par le Festival Musique & Mémoire (chaque été dans les Vosges du sud). Leur dernier cd dédié à Couperin justement, enchante, captive, laisse enisager des promesses inespérées... car derrière leur réussite, se cache surtout un fonctionnement artistique collégial, visionnaire, si juste, absolument exemplaire... [EN LIRE +](#)

L'ensembles Les MASQUES

L'année passée (2017), dédiée au génie de TELEMANN, **Les Masques** menés par le claveciniste **Olivier Fortin** ont suscité l'enthousiasme de la Rédaction de CLASSIQUENEWS. CD, événement. Compte rendu critique. Georg Philipp Telemann (1681-1767) : Le théâtre musical de Telemann. Les Masques. Olivier Fortin, direction (1 cd Alpha). Voici un excellent disque qui révèle le raffinement dramatique du compositeur baroque, et simultanément le geste toute sensualité, souplesse, élégance de superbe instrumentistes sur boyaux d'époque, l'Ensemble Masques, réunis autour du claveciniste Olivier Fortin. Rien ne laisse supposer cette peinture flamboyante des passions de l'âme qui s'offre à nous ici, dans une intensité réfléchie, juste, filigranée, d'une fulgurante et juste intonation... réellement éblouissante : le son des Masques est remarquable de grâce naturelle, d'expressivité nuancé, de pudeur onirique. Le verre de mousseux, les scones tranchés qui paraissent sur la couverture de ce disque exceptionnel (Nature morte du XVII^e... français ou hollandais? voire flamand car ce verre pourrait bien-être de bière?), traduisent par leur austérité savante, et a contrario de la sévérité générale de la peinture, les splendeurs orfèvrées d'un collectif qui maîtrise admirablement l'art de la conversation instrumentale, où les seules cordes sollicitées produisent des effets saisissants. [LIRE notre critique complète du Théâtre de Telemann par Les Masques / Olivier Fortin / CLIC de CLASSIQUENEWS de novembre 2016.](#)

CD : notre top 3

CD : les albums à écouter absolument, coups de coeur de la Rédaction, et donc pour chacun, notre distinction prestigieuse, le CLIC de CLASSIQUENEWS... Voici **notre TOP 3 actuel** :

CD, événement, critique. D. SCARLATTI : Andrés Alberto GOMEZ, clavecin (17 Sonates – 1 cd Vanitas – 2017). Dès l'Andante premier, le jeu du clavier affirme une somptueuse sonorité, inquiète, allusive qui s'appuie sur les qualités sonores de l'instrument requis (copie d'un RUCKERS de 1624) : ferme et rond, précis, incisif,

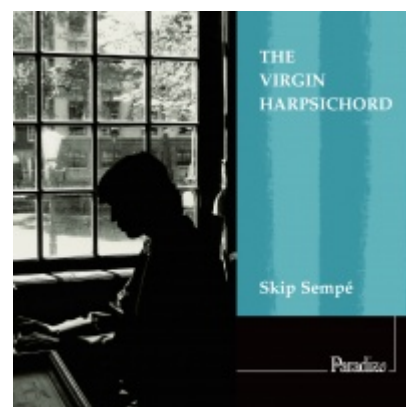


avec un toucher jamais sec ni raide, mais plutôt d'une onctuosité rêveuse. Voilà une entrée presque grave et d'une mélancolie détaillée, absolument convaincante. D'autant que de presque 6 mn, – la séquence la plus longue (avec la K417, elle aussi labyrinthe introspectif d'une perspective croissante et progressive), voilà qui établit en ouverture le caractère profond, languissant d'un Scarlatti plus intérieur et atmosphériste que météorite « ébouriffé », aficionado de l'expédition rapide et de la fugacité fulgurante, comme on aime le caricaturer d'ordinaire (cf le feu incandescent de la

K67 ; ductilité et versatilité, éloquence en panique de la K56, et de la dernière K43, d'une scansion frénétique et dansante, totalement hypnotique).EN LIRE +

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-critique-d-scarlatti-andres-alberto-gomez-clavecin-17-sonates-1-cd-vanitas-2017/>

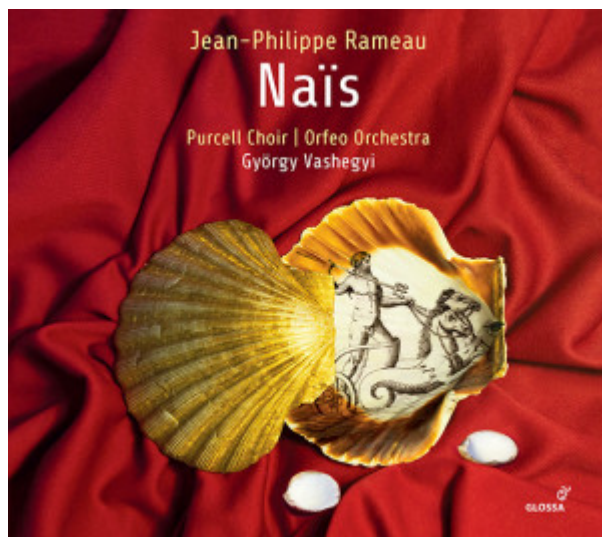
CD, événement, critique. The Virgin Harpsichord / Skip Sempé (1 cd PARADIZO, 2001). Pour les clavecinistes, le Graal que représentent les œuvres de JS Bach (Goldberg entre autres, Clavier bien tempéré...) est d'autant mieux approché que les interprètes savent aussi maîtriser tout autant l'élégance et la volubilité (ornementation poétique) des Français. Les Anglais eux affirment l'éloquence à part de l'école des virginalistes insulaires: un volet que révèle le présent album, piloté par Skip Sempé. Le clavecin anglais des XVI^e et XVII^e regorge de vitalité, de tempérament singulier qui doit beaucoup aussi à l'intégration de mélodies populaires authentiquement britanniques. Le claveciniste, directeur de son propre label Paradizo, rééclaire de façon magistrale l'apport du premier recueil synthétisant cette manière virginaliste : le fameux Fitzwilliam Virginal Book bible et compilation majeure éditée au début du XVII^e (1609-1619). A la quête de mélodies de plus en plus raffinées, répond aussi l'expression libre d'une virtuosité digitale permise, cultivée par la présence obsessionnelle des ornements. Véritable musique de chambre, d'une intériorité évocatrice, nostalgique, lumineuse, la musique des premiers virginalistes dont Byrd, Bull, Gibbons, Morley, Tomkins – tous présents ici, témoigne d'un équilibre très tôt résolu entre poésie et profondeur savante, liberté et fantaisie d'une inspiration plus directe, et accessible. EN



LIRE +

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-critique-the-virgin-harpsichord-skip-sempe-1-cd-paradizo-2001/>

RAMEAU réinvesti : la flamme baroque venue de Budapest



CD, critique. RAMEAU : NAÏS (1749). György Vashegyi / Orfeo orchestra. Dollié, Martin... 2 cd Glossa, MUPA, Budapest, mars 2017). Dans ce nouvel album de musique baroque française plein XVIII^e, – Naïs appartient à la colonie d'oeuvres raméliennes propres aux années 1740 (1749 précisément s'agissant de la partition créée à Paris), où le

Dijonais au sommet de ses possibilités et de son imagination, favorisé par la Cour de Louis XV dont il est compositeur officiel, sait renouveler un genre naturellement enclin à s'asphyxier, l'opéra de cour, versaillais. Dans le geste majestueux, souple, dramatique de György Vashegy, se dévoile le pur tempérament atmosphérique, spatial d'un Rameau tout à fait inclassable à son époque : il porte le genre lyrique à son meilleur, égalant ce que fit Lully au siècle précédent pour Louis XIV. Outre nos réserves concernant les chanteurs (les deux protagonistes de cette fable amoureuse : Naïs et Neptune, lire ci après), il s'agit d'une réussite totale pour le chef

hongrois, à classer dans la suite de son précédent cd dédié aux Grands Motets.

D'emblée, ce qui frappe c'est le sens des couleurs et des respirations, une capacité à rétablir ce Rameau architecte et peintre, d'une modernité inouïe : grand faiseur de magie sonore, passionné par le Baroque Français XVIII^e, le chef György Vashegy se montre digne d'un Gardiner dont il fut l'assistant, apprenant cette langue précise, somptueusement majestueuse et pourtant expressive et humaine, comme ce goût des timbres. La cohérence et l'assise de sa direction affirment une indiscutable maîtrise.

[En LIRE +](#)

<http://www.classiquenews.com/cd-critique-rameau-nais-1749-gyorgy-vashegy-orfeo-orchestra-dollie-martin-2-cd-glossa-mupa-budapest-mars-2017/>

LA VIDEO

à visionner d'urgence



NOUVEAU CD, TEASER. Concerts Royaux (Paris 1722) par LES TIMBRES — Les Timbres jouent COUPERIN. Le 20 avril 2018 sort le nouveau disque de l'ensemble sur instruments d'époque, Les Timbres : Concerts Royaux de François COUPERIN. L'année Couperin ne pouvait rêver meilleur hommage ni accomplissement plus pertinent. TEASER vidéo réalisé à l'occasion de l'enregistrement à Frasne le Château en juillet 2017 – Musique d'un équilibre délicat où chaque partie compte, se complète, s'écoute, le monde instrumental de Couperin permet aux Timbres de dévoiler ce qu'ils maîtrisent, l'art du dialogue concerté, l'harmonie collégiale dont rêve tout ensemble musical... CD récompensé par un "CLIC" de CLASSIQUENEWS
Réalisation : Philippe-Alexandre PHAM © studio CLASSIQUENEWS.TV 2018



NOUVEAU CD, TEASER. Concerts Royaux (Paris 1722) par LES TIMBRES — Les Timbres jouent COUPERIN. Le 20 avril 2018 sort le nouveau disque de l'ensemble sur instruments d'époque, Les Timbres : Concerts Royaux de François COUPERIN. L'année

Couperin ne pouvait rêver meilleur hommage ni accomplissement plus pertinent. TEASER vidéo réalisé à l'occasion de l'enregistrement à Frasne le Château en juillet 2017 – Musique d'un équilibre délicat où chaque partie compte, se complète, s'écoute, le monde instrumental de Couperin permet aux Timbres de dévoiler ce qu'ils maîtrisent, l'art du dialogue concerté,

l'harmonie collégiale dont rêve tout ensemble musical... CD récompensé par un "CLIC" de CLASSIQUENEWS

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-couperin-concerts-royaux-par-les-timbres-1-cd-flora-musica/>

LES LIVRES

à dévorer page après page

JS BACH FOREVER... En ce mois de juin, réalisons un regard rétrospectif sur les parutions dédiées au Baroque... 2 titres ont retenu notre vigilance, tous deux consacrés au génie de l'immense Jean-Sébastien...

LIVRE événement, annonce. André Tubeuf : BACH ou le  meilleur des mondes (Editions Le Passeur). Jean-Sébastien Bach, le 5^e évangéliste réalise dans sa musique la fusion admirable et stimulante de la lumière et du salut. L'incarnation qui se développe dans sa musique, qui donne la parole (chorals) à l'assemblée des croyants atteint dans son

oeuvre une vérité inestimable. Tel l'arpenteur admiratif, l'auteur relève chaque aspect du grand oeuvre légué par Jean-Sébastien (Messes, cantates, cycles instrumentaux, ...), ce qui fait surtout son « urgence » : un baume accessible pour notre époque « où règnent l'incommunication, l'exclusion, le malentendu (car) seul Bach sait encore rassembler et réconcilier ». Après le fameux « indignez-vous », Bach, de l'esprit des Lumières en son aurore, à la terreur du XXI^e naissant, propose une autre alternative, le « réconcilions-nous ». Sa musique apaise, guérit, sauve : « elle nous recentre. Elle nous refait citoyens du meilleur des mondes. il faut découvrir ce Bach salutaire... ». En 45 chapitres, et 250 pages, André Tubeuf se concentre sur la musique et la vie du Bach visionnaire, à la fois humble et fraternel, humaniste et serviteur, prophète pour des mondes meilleurs. Prochaine grande critique du livre André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur), dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS, le jour de la parution : le 2 novembre 2017.
EN LIRE +

<http://www.classiquenews.com/livre-evenement-annonce-andre-tubeuf-bach-ou-le-meilleur-des-mondes-editions-le-passeur/>



LIVRE, annonce. Gilles Cantagrel : L'œuvre instrumentale de Jean-Sébastien Bach (Buchet-Chastel). Après Les Cantates (2010) et les Passions, Messes et Motets (2011), l'auteur fait paraître ainsi le dernier volume d'analyses dédié à la musique exclusivement instrumentale de Jean-Sébastien Bach. En parfait connaisseur des possibilités de chaque instrument à son époque, Jean-Sébastien Bach conçoit une sorte d'encyclopédie musicale, spécifiquement instrumentale

qui s'appuie sur une exploitation juste et raisonnée des possibilités expressives et techniques de chaque instrument. Organiste virtuose, JS Bach savait écrire et composer pour l'instrument, participant à la fabrication des orgues de son époque, dialoguant aussi avec les facteurs et les luthiers. Chaque partition qu'il nous a laissé, manifeste une connaissance particulière de chaque famille d'instruments ; mais son génie dépasse aussi la seule question du timbre spécifique et de l'organologie car son univers musical atteint une abstraction qui dépasse le fait même de la pratique et de l'identité instrumentale. L'auteur analyse la pensée de Jean-Sébastien Bach dans sa culture instrumentale et son ambition esthétique universaliste. Après une introduction générale, l'ouvrage présente les œuvres pour orgue, les pour clavecin, instrument seul (luth, violon, violoncelle, flûte), la musique de chambre, la musique concertante et pour ensemble, les canons.

<http://www.classiquenews.com/livre-annonce-gilles-cantagrel-loeuvre-instrumentale-de-jean-sebastien-bach-buchet-chastel/>

opéras baroques, productions lyriques 2018

les 3 productions à ne pas manquer

PARIS, TCE : Orfeo de Gluck par Fasolis.

Du 22 mai au 2 juin 2018

Paris renoue avec sa passion pour Gluck, révélant une version méconnue de **l'Orfeo du Chevalier, créée en 1774 à Naples**, soit plus de 10 années après sa création originelle à Vienne au début des années 1760. A Naples, Gluck voit sa partition évoluer selon les goûts locaux : Euridice devient un personnage à part entière, développée, approfondi même, grâce à ses airs en duo (avec Orfeo) et solo (colorature époustouflante), mais les acrobaties vocales ne sacrifient pas la sincérité de la jeune ressuscitée qui s'étonne de la froideur de son aimé... C'est Patricia Petibon qui incarne Euridice... sous la baguette de l'excellent Diego Fasolis, maître des élégances et du raffinement



instrumental d'un rare équilibre sonore. ERATO vient de publier simultanément le disque de cette version, même chef, mais soprano différente (Amanda Forsythe au studio) : l'auditeur n'y perd rien car les airs signés Lasner, irradient sous le feu vocal et la maîtrise superlative de la diva. PARIS, TCE du 22 mai au 2 juin 2018. Nouvelle production. Mise en scène : Robert Carsen. Avec Philippe Jaroussky (Orfeo) et surtout la suave et tendre conductrice des âmes éprouvées, Emöke Barath en Amour (les deux chanteurs sont également présents dans le cd Erato).

Festival MUSIQUE ET MEMOIRE (Vosges du Sud)

Orfeo de Monteverdi par Les Timbres

Vendredi 13 juillet 2018

Le trio fondateur des Timbres, soit : Yoko Kawakubo, Myriam Rignol, Julien Wolfs poursuit une résidence qui a compté déjà nombre de réalisations exemplaires. L'équilibre de la proposition des Timbres (qui d'ailleurs publient en avril



2018, un remarquable cd dédié au génie de François Couperin : les Concerts Royaux), tient à la nature même des programmes et dispositions des concerts choisis : des chefs d'oeuvres connus que l'on redécouvre : tel ORFEO de Monteverdi (1606), sublimé par leur sens de la subtilité réjouissante, articulée, naturelle, expressive... et très habitée. Invention, disposition élocution, passion... tout devrait couler comme une seconde langue, à travers le geste collectif des Timbres. Cet Orfeo, commande du Festival pour ses 25 ans, devrait être un temps fort mémorable dans l'Histoire de Musique et Mémoire. Favola

in musica, 5 actes, créée au Palais Ducal de Mantoue, le 24 février 1607, d'après les Métamorphoses d'Ovide, Les Géorgiques de Virgile. Orfeo, fable musicale, n'est pas le premier opéra de l'histoire : il faut plutôt attendre près de 30 ans plus tard, et du même auteur, – mais à Venise, la création en 1642, du Couronnement de Poppée / L'incoronazione di Poppea, véritable drame moderne d'un réalisme sublime, alliant cruauté, vérité, poésie et érotisme. VOIR notre reportage Le Couronnement de Poppée de Monteverdi par Patrice Caurier et Moshe Leiser / présentée par Jean-Paul Davois / Angers Nantes Opéra 2017. Encore entre deux eaux, celle du madrigalisme de la Renaissance et des prémices de la déclamation baroque, – recitar cantando, Orfeo met en scène l'opéra lui-même, c'est à dire la force et la puissance du chant incarné. Même s'il échoue à sauver Eurydice et s'unir à elle (comme chez Wagner, l' élu Lohengrin et Elsa), Orphée, le poète de Thrace montre qu'il est capable d'émouvoir jusqu'au dieu des enfers, Pluton ; l'infléchir et le convaincre par sa peine endeuillée que son chant a sublimé... [EN LIRE +](#)

Festival de Beaune : Dantone dirige GIUSTINO de Vivaldi

Le 27 juillet 2018. On connaissait le Giustino du vénitien Legrenzi (mort en 1690), un compositeur à redécouvrir ; celui de Vivaldi devrait marquer les esprits d'autant qu'il est servi par un chef alchimiste et d'une



articulation dramatique exemplaire, Ottavio Dantone, dont CLASSIQUENEWS a loué récemment l'exceptionnelle compréhension des symphonies de Haydn. A la tête de son ensemble Accademia

Bizantina, Ottavio Dantone alimente la volet défrichage et recréation du festival de Beaune 2018, en révélant l'éclat virtuose et psychotique du Giustino de Vivaldi, créé pour le Carnaval de 1724 au Teatro Capranica de Rome, alors que le compositeur impresario cherchait à faire rayonner son prestige artistique au delà de la cité lagunaire. Les opéras de Vivaldi se font rares ; cette résurrection crée l'événement, regroupant plusieurs jeunes chanteurs au talent désormais avéré : Valer Sabadus (Anastasio), Emöke Barath (Arianna), Emiliano G Toro (Vitaliano), sans omettre la très convaincante contralto Delphine Galou, toujours inspirée dans les emplois baroques (ici dans le rôle titre travesti de Giustino). Une tempête en mer, des batailles, un couronnement... le compositeur enchaîne coups de théâtre et effets spectaculaires pour évoquer l'ascension de simple laboureur devenu coempereur de Byzance avec Anastasio. Dans chacun des 3 actes, Vivaldi distribue des arias d'agilité d'une acrobatie inouïe, dont l'énergie et la virtuosité requises expriment le feu et l'impétuosité qui portent les protagonistes. Cour des Hospices à 21h. Un enregistrement est annoncé dans la foulée de cette recreation attendue et prometteuse. Livret de Pariati, d'après Nicolo Beregan).

COMPTES RENDUS

Vertiges des passions baroques ou immersion introspectives grâce à la magie des instruments anciens... retrouvez ici les programmes et productions, les personnalités (chefs, chanteurs, instrumentistes...) qui nous ont le plus convaincus au concert et sur les planches...



Compte-rendu critique. Concert. PONTOISE, église Notre-Dame. Stradella, S. Editta. Le 21 avril 2018. Ensemble Il groviglio, Marco Angioloni. C'est à une première française que nous avons pu assister dans la chaleureuse église Notre-Dame de Pontoise, celle du très bel oratorio S. Editta, Vergine e Monaca, Regina d'Inghilterra, premier opus sacré du grand compositeur romain. Un jeune ensemble

enthousiaste et des chanteurs prometteurs ont magnifiquement servi cette musique de bout en bout envoûtante. Des six oratorios connus et préservés du compositeur de Nepi, seuls le San Giovanni Battista et la Susanna ont réussi à dépasser les frontières de la péninsule, bien qu'ils soient malgré tout rarement donnés. Le travail infatigable et remarquable d'Andrea De Carlo... [EN LIRE +](#)



Compte-rendu, concert. AVIGNON, Chapelle de l'Oratoire, le 15 avril 2018. Récital de Justin Taylor, Clavecin. Désormais bien ancrée dans le paysage de la cité des Papes, l'Association Musique Baroque en Avignon, infatigablement dirigée par Robert Dewulf, ne propose pas

moins de 9 concerts de prestige – pour sa 18^e édition – dans les lieux les plus emblématiques de la ville : en ce dimanche 15 avril, un récital de clavecin du jeune Justin Taylor dans la superbe Chapelle de l'Oratoire (en co-réalisation avec l'Opéra Grand Avignon). [En LIRE +](#)



Compte-rendu, opéra. PARIS, TCE, le 16 mars 2018. HAENDEL : ALCINA. Bartoli. Loy / Haim. Chaque fois que Cecilia Bartoli entreprend d'explorer une oeuvre ou une partie du répertoire, le succès est d'une certitude quasiment inéluctable. Après des

cabotinages de Norma à West Side Story, la diva Romaine entreprend une incursion dans un des rôles emblématiques de l'opéra Handelien: Alcina. Si bien la magicienne est un leitmotiv de l'imaginaire baroque, la version Handelienne se révèle d'une efficacité sans équivoque. L'intrigue, issue de l'Orlando Furioso de l'Arioste, nous ébauche une magicienne dans son île enchantée, à l'orée de la perte de ses pouvoirs.

[EN LIRE +](#)

à suivre...

CD, événement, critique. D. SCARLATTI : Andrés Alberto GOMEZ, clavecin (17 Sonates – 1 cd Vanitas – 2017)

CD, événement, critique. D. SCARLATTI : Andrés Alberto GOMEZ, clavecin (17 Sonates – 1 cd Vanitas – 2017). Dès l'Andante premier, le jeu du clavier affirme une somptueuse sonorité, inquiète, allusive qui s'appuie sur les qualités sonores de l'instrument requis (copie d'un RUCKERS de 1624) : ferme et rond, précis, incisif,

avec un toucher jamais sec ni raide, mais plutôt d'une onctuosité rêveuse. Voilà une entrée presque grave et d'une mélancolie détaillée, absolument convaincante. D'autant que de presque 6 mn, – la séquence la plus longue (avec la K417, elle aussi labyrinthe introspectif d'une perspective croissante et progressive), voilà qui établit en ouverture le caractère profond, languissant d'un Scarlatti plus intérieur et



atmosphériste que météorite « ébouriffé », aficionado de l'expédition rapide et de la fugacité fulgurante, comme on aime le caricaturer d'ordinaire (cf le feu incandescent de la K67 ; ductilité et versatilité, éloquence en panique de la K56, et de la dernière K43, d'une scansion frénétique et dansante, totalement hypnotique).

Rien que pour ce portrait songeur, presque mystérieux, **Andrés Alberto Gomez** retient l'attention. Il donne envie d'en écouter davantage.

A travers les 17 Sonates et 1 Prélude (signé par l'interprète pour préparer la K 253), se précise un vrai tempérament qui ne recherche pas la technicité pour elle même mais une clarté rhétorique qui fusionne et l'intention poétique et la motricité quasi abstraite.

Chaque Allegro fascine par l'acuité rythmique, une certaine fermeté autoritaire (K525), un sens naturel de la pulsion qui recherche la notion de jaillissement naturel, servi par une sonorité maîtrisée, allusive, mesurée, très évocatrice, sans aucun appui artificiel (fluidité de la K286), et aussi une ivresse qui tend au vertige (K463 notée « molto allegro », sorte de quintessence rythmique). De sorte que certains ambitionnent une ampleur de vue et de conception proche d'un BACH, – divagations et sublimes édifications sonores qui parlent et nourrissent l'imaginaire (formidable vivacité et clarté structurelle de la K253, à la tension dansante).



Les Andante creusent une pensée en suspension, celle d'un Scarlatti qui comme JS BACH là encore, semble s'interroger sur le sens et la direction de toute forme (K472).

D'une sensibilité aiguë, capable aussi de clarté structurelle agissant en poète comme en architecte, le claveciniste

Andrés Alberto Gomez sait aussi régénérer l'approche de

Scarlatti en nourrissant sa flamme latine, conférant à sa lecture une chaleur et un engagement plein d'audace et de sanguinité méditerranéenne. Voilà qui tranche avec bien des énoncés sévères, abstraits, d'une épure puritaine, hors sujet chez le Scarlatti autant libre, fantaisiste qu'expérimental. Une telle justesse de vue est distinguée par notre CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2018. Talent à suivre.



CD, événement, critique. D. SCARLATTI : Andrés Alberto GOMEZ, clavecin (17 Sonates – 1 cd Vanitas – 2017) – Parution : mars 2018 – REF.: VA-12 / EAN 13: 8436556732379

Domenico Scarlatti (1685-1757):

- 01 Sonata K. 213 en re menor, Andante 5:50
- 02 Sonata K. 435 en re mayor, Allegro 3:07
- 03 Sonata K. 437 en fa mayor, Andante comodo 4:07
- 04 Sonata K. 525 en fa mayor, Allegro 2:30

- 05 Sonata K. 286 en la mayor, Allegro 2:12
- 06 Sonata K. 67 en fa # menor, Allegro 1:49
- 07 Sonata K. 87 en si menor 4:01
- 08 Sonata K. 463 en fa menor, Molto allegro 2:40
- 09 Sonata K. 150 en fa mayor, Allegro 3:15
- 10 Sonata K. 417 en re menor, Allegro moderato 6:12
- 11 Sonata K. 472 en si b mayor, Andante 2:37
- 12 Preludio en mi b mayor (Andrés A. Gómez) 2:22
- 13 Sonata K. 253 en mi b mayor, Allegro 3:00
- 14 Sonata K. 56 en do menor, Con spirito 3:34
- 15 Sonata K. 291 en mi menor, Andante 3:26
- 16 Sonata K. 79 en sol mayor, Allegrissimo 2:44
- 17 Sonata K. 30 en sol menor, Moderato 5:30
- 18 Sonata K. 43 en sol menor, Allegro assai 2:46

1 CD – DDD – 1h56

ORLÉANS .
symphonique : «
Tonnerre ! »
Orchestre
Grondez

ORLÉANS, Orchestre Symphonique. CHANTEZ, OISEAUX... 26, 27 mai 2018. Le nouveau programme symphonique proposé fin mai par l'Orchestre Symphonique d'Orléans (OSO), met en avant les capacités solistiques voire ultrapoétiques des instruments de l'orchestre, pour une évocation exceptionnelle des éléments naturels et de nos chers volatiles tels qu'ils sont présents dans l'imaginaire des compositeurs. Le naturalisme en musique a inspiré plusieurs pages parmi les mieux écrites (c'est à dire les plus raffinées sur le plan de l'orchestration) et les plus impressionnantes de l'histoire de la musique.



Le programme défendu par Marius Stieghorst et les musiciens de l'Orchestre Symphonique d'Orléans, défie la loi du genre et ose un éclectisme des plus contrastés, – du baroque (Telemann), aux romantiques (Wagner) sans omettre la facétie pétulante d'un Rossini, associés à un Britten méconnu et pourtant tout aussi évocateur (« Bird Music », extrait de la BO du film « The sword in the stone »). Le cycle divers mais unifié par sa thématique, trouve un accord final et un accomplissement esthétique exemplaire avec la 6^{ème} Symphonie de Beethoven, dite « Pastorale », extension pour l'orchestre de ce qu'avait amorcé Vivaldi dans Les Quatre saisons : Ludwig évoque le miracle de la nature, avant, pendant, après la tempête, à laquelle succède en un hymne enivré, véritable hymne pacificateur, la ronde des paysans, unifiés avec mère Nature.

Si le titre du programme (« Chantez oiseaux, grondez Tonnerre! »...) cite directement les Baroques français et leurs fameuses tempêtes (les célèbrissimes « rossignols amoureux » du premier opéra « scandaleux » de Rameau, Hippolyte et Aricie de 1733), les oeuvres jouées à Orléans exploitent idéalement

toutes les ressources suggestives des instruments de l'orchestre : une gageure et une promesse d'accomplissement pour les artistes présents. Une belle expérience pour les auditeurs des deux dates annoncées.

ORLÉANS, Théâtre, salle Touchard
Concert de l'Orchestre Symphonique d'Orléans
CHANTEZ OISEAUX, GRONDEZ TONNERRE !
Oeuvres de Telemann, Rossini, Wagner, Respighi, Britten
6ème Symphonie « Pastorale » de Beethoven

[Samedi 26 mai, 20:30](#)

[Dimanche 27 mai, 16:00](#)

ORCHESTRE SYMPHONIQUE D'ORLEANS
Marius Stieghorst, direction

CATÉGORIE 1 : 28/24/13€ /

CATÉGORIE 2 : 25/22/13€

Voir la plaquette PDF

Détail du programme
« Chantez oiseaux, grondez tonnerre »

GEORG PHILIPP TELEMANN

La Tempête / De nombreuses ouvertures ou suites pour orchestre de Telemann relèvent de l'esthétique française, quelques-unes ont conquis la célébrité grâce à des titres pittoresques dont la Tempête déchainée par Éole, le dieu des vents du nord (Rameau en avait fait lui aussi un oeuvre totale, un opéra intitulé Les Boréades, son ultime ouvrage lyrique de 1764).

OTTORINO RESPIGHI

« Gli uccelli » (Les oiseaux) P.154 / Empruntant à des pièces pour clavier de compositeurs des XVIIe et XVIIIe siècles, leur richesse mélodique et mélismatique, Gli ucelli du compositeur moderne Respighi, grand admirateurs des Anciens, évoque, dans la plus libre fantaisie, des chants d'oiseaux. Ce sont des paraphrases de thèmes plus ou moins connus des œuvres de Bernardo Pasquini, Rameau ou encore ...Wagner.

BENJAMIN BRITTEN

« Bird Music » de la musique du film « The Sword in the Stone »

L'écriture de The Bird Music est particulièrement impétueuse avec les glissandi aiguës de la harpe et du trombone qui créent un sentiment étrange d'enchantement et d'apesanteur.

GIOACHINO ROSSINI

Le Barbier de Séville (Temporale) est le premier grand succès du maître italien du belcanto romantique, Rossini, un opéra bouffe en deux actes, créé au Teatro Argentina de Rome le 20 février 1816. La partition est depuis devenue le modèle du genre : brillant, subtil, vif et très juste. Le barbier de Séville, Figaro aide son ancien maître à conquérir celle qui deviendra son épouse (solitaire, démunie, trahie dans les Noces de Figaro de Mozart, Rosina, retenue prisonnière par son tuteur qui voudra bien l'épouser...). Rossini élargissait le cadre de l'opéra bouffe jusqu'à la grande comédie de caractère, avec une finesse psychologique confondante, grâce à une orchestration particulièrement raffinée, où chaque timbre instrumental caractérise situations et climats, sentiments et

personnages...

RICHARD WAGNER

Siegfried (Murmures de la forêt)

Deuxième journée de l'Anneau du Nibelung, Siegfried (succédant à La Walkyrie, elle-même précédée du prélude du Ring, L'or du Rhin) fut créé le 16 août

1876, pendant le premier festival de Bayreuth. Au deuxième tableau du

second acte, le héros, Siegfried, s'apprête à affronter le dragon Fafner. La

forêt s'éveille et le jeune homme évoque avec nostalgie son enfance, en

songeant à ses parents qu'il n'a pas connus. Les murmures de la forêt expriment l'enchantement qui saisit soudainement le héros, lequel comme halluciné et enivré par le spectacle naturel, va bientôt comprendre le chant de l'oiseau qui lui révèle le secret pour vaincre le dragon qui couve son or...

LUDWIG VAN BEETHOVEN

Symphonie n°6 op.68 en fa majeur, dite La Pastorale. La 6^e de Beethoven fut composée en même temps que la Symphonie n°5 et exécutée la première fois le 22 décembre 1808. C'est probablement la plus originale de ses neuf symphonies. Seule symphonie en cinq mouvements, – développement considérable adapté à l'abmition de son sujet, « la Pastorale » dépasse son prétexte descriptif : Beethoven par la magie de son écriture exprime le souffle et l'énergie miraculeuse de la Sainte Nature. Ludwig nous offre un véritable portrait instrumental de la nature.



RÉSERVEZ VOS PLACES

Si vous souhaitez réserver votre ou vos place(s) pour les concerts de novembre à juin, la réservation se fait uniquement auprès du Théâtre d'Orléans, Boulevard Aristide Briand – 45000 Orléans.

Ouvert au public de 13h à 19h, du mardi au samedi

Tél : 02 38 62 75 30 (à partir de 14h).

INFOS & RESERVATIONS :

<http://www.orchestre-orleans.com/concert/chantez-oiseaux-grondez-tonnerre/>

LILLE Métropole : l'ONL diffuse la joie de Mr HAYDN



ONL, HAYDN en tournée : 16 < 25 mai 2018. Phalange démocratique, l'ONL Orchestre National de Lille se fait itinérant et part en tournée sur le territoire lillois et s'offre en 5 dates, un voyage régional diffusant « **la joie de vivre de Monsieur**

Haydn ». Le père de la symphonie, d'une élégance rare, et d'une orchestration des plus raffinées permet à l'orchestre de retrouver son chef, Alexandre Bloch, et de renouveler l'expérience des « Belles Sorties de la Métropole Européenne de Lille » soit 4 concerts en métropole lilloise à partir de ce mercredi 16 mai, et un concert flash à 12h30, au Nouveau Siècle de Lille le 23 mai.

Les Belles Sorties de la MEL : La joie de vivre de Monsieur Haydn

Au programme :

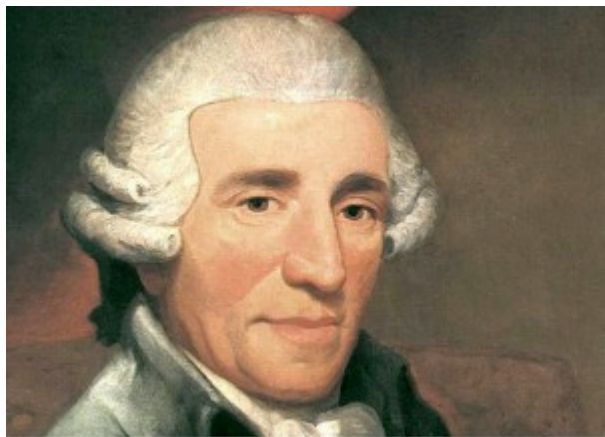
Haydn : Symphonie n°8, "Le soir"

Stravinsky : Danses concertantes

Haydn : Symphonie n°92, "Oxford"

Orchestre National de Lille

Direction : **Alexandre Bloch**



« Joseph Haydn eut une longue vie : 77 années pleinement remplies, qui le placent parmi les acteurs majeurs de la vie musicale européenne, acteur principal de l'esthétique Sturm und Drang, classique et préromantique, père de l'essor symphonique à Vienne et arbitre

des élégances orchestrales ; c'est un narrateur hors pair, et un poète même, qui fait de l'orchestre un théâtre où les instruments sont acteurs et personnages. La production symphonique de Haydn (au total 106 partitions... !) lui valut ses plus grands succès à l'étranger. En témoigne la Symphonie n°92 "Oxford", couronnement des trente années qu'il passa au service du prince Esterházy (près de Vienne) et pour laquelle il fonde définitivement le modèle de la symphonie classique telle que la développe Mozart à la même période (d'ailleurs la 8è est d'une tendresse et d'un équilibre tout mozartiens), puis telle que la régénère l'impétueux et révolutionnaire Beethoven. Avec Haydn, c'est toujours la joie de vivre qui prédomine : sa Symphonie n°8 "Le soir" n'évoque ainsi pas un paysage mélancolique mais pétille de vie et de dynamisme ! ». Elle est touchée par la grâce de l'inspiration.

**Détail de la tournée en région
5 dates**

Emmerin

Mercredi 16 mai 2018 à 20 h

Espace Étoile Rue Auguste Potié (face à la mairie)

Tarifs : 5 € / gratuit pour les enfants de – de 12 ans et les

élèves de l'école de musique d'Emmerin et de l'école. /
Réservations : 03 20 07 17 60 – contact@ville-emmerin.fr

Lompret

Samedi 19 mai 2018 à 20 h

Lomprethèque Rue de l'Église (face à l'église)

Tarifs : 5 € / gratuit – 12 ans / Réservations : 03 20 08 74
07

Radinghem-En-Weppes

Mardi 22 mai 2018 à 20 h

Espace Sports et Loisirs Octave Bajeux Rue de la Fête

Tarifs : 5 € / gratuit – 18 ans / Réservations : 03 20 50 24
18

Concert Flash Lille

Mercredi 23 mai 2018 à 12h30

Tarifs : 5€ et 10€ / Réservations et renseignements
www.onlille.com 03 20 12 82 40

Willems

Vendredi 25 mai 2018 à 20 h

Pôle Éclat – Rue Jean Bouche / Square Eugène Thomas

Tarifs : 3 € / 2 € avec Pass Culture / Réservations : 03 28 37
00 60

INFOS et RESERVATIONS

sur le site de l'Orchestre National de Lille

http://www.onlille.com/saison_17-18/concert/la-joie-de-vivre-de-monsieur-haydn/

**INTERNET, live, ce soir.
HAENDEL : Messie, G.**

Vashegyi, ce soir à 19h30.

**INTERNET, live, ce soir. HAENDEL :
Messie, G. Vashegyi, ce soir à
19h30.** En quelques années, grâce à
ses concerts éblouissants dédiés
au Baroque français (Mondonville,
Rameau, dont le récent Naïs,
enregistré et publié en mai 2018
est devenue une référence : [lire](#)



[notre critique de Naïs par G. Vashegyi](#)), le chef hongrois György Vashegyi ne cesse de convaincre pilotant de grands effectifs, chœur et solistes, avec son propre orchestre sur instruments anciens, **Orfeo Orchestra**. Le sens de l'architecture, le souci de la clarté et de l'intelligibilité, ce feu ardent qui manque souvent aux chefs français pourtant ici et là invités dans les grandes salles de l'Hexagone, rendent précieux le geste de György Vashegyi.



Ce soir, à 19h30, en direct du MUPA, dans le Béla Bartók National Concert Hall (BUDAPEST), le maestro dirige toutes ses équipes dans le Messie de HANDEL. Un grand moment de ferveur collective et d'incarnation individualisée d'où rayonne le chant des solistes et surtout l'engagement du chœur, l'un des plus impliqués et exposés des oratorios anglais de Haendel.

C'est une source inépuisable à laquelle puisera Haydn pour ses propres oratorios romantiques dont la Création de 1801.

[LIRE ici notre présentation du Messie de HAENDEL](#), contextualisé dans la production globale des oratorios du Saxon à Londres...

Mardi 15 mai 2018

7:30 pm

Georg Friedrich Händel

Messiah oratorio

Béla Bartók National Concert Hall of MÜPA Budapest.

accessible sur le site du MUPA :

<https://www.mupa.hu/en/media/mupa-live-webcast>

+ D'infos sur le concert Messie de Haendel par György Vashegyi: [ici](#)

distribution :

Katalin SZUTRÉLY – soprano

Péter BÁRÁNY – countertenor

Márton KOMÁROMI – tenor

Lóránt NAJBAUER – bass

Purcell Choir & Orfeo Orchestra

(sur instruments anciens)

LIRE notre [critique complète du dernier cd RAMEAU : NAIS par György Vashegyi](#) (CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2018)

Compte-rendu critique, concert. Poitiers, le 5 mai 2018. H Berlioz, C.W.Gluck, E Da Costa.

Compte-rendu critique, concert.
Poitiers, le 5 mai 2018. H
Berlioz, C.W.Gluck, E Da Costa.

Pour la cinquième année
consécutive, l'Orchestre des
Champs Elysées est au cœur d'un
projet soutenu par le Théâtre



Auditorium de Poitiers. De jeunes lycéens, tous volontaires,
et leurs professeurs préparent pendant un an un programme
élaboré en amont par **l'Orchestre des Champs Elysées**. Cette
année, le fil rouge en était Hector Berlioz (1803-1869) dont
on fêtera en 2019 le cent cinquantième anniversaire de la
mort. Pour l'occasion Berlioz était associé au compositeur
autrichien Christoph Willibald Gluck (1714-1787) dont il
révisa en 1859 l'opéra Orfeo ed Euridice pour la célèbre
contralto Pauline Viardot. A l'occasion de ce concert,
l'Institut Français d'Art Choral (IFAC) a commandé à la jeune
compositrice Emmanuelle Da Costa (née en 1988) une œuvre qui a
été créée lors de cette soirée si particulière.

Le concert qui alterne judicieusement extraits instrumentaux
et extraits vocaux débute avec l'ouverture d'Orphée et
Eurydice dans la version de Berlioz qui date de 1859. La
direction de **Mathias Von Brenndorff**, un ancien flûtiste de
l'Orchestre des Champs Elysées, qui dirige l'orchestre pour
l'occasion est souple, claire, précise, rigoureuse. Et si les
jeunes instrumentistes ne peuvent éviter deux ou trois fausses
notes en début de concert, ils sont exemplaires quant au
rythme et à la maîtrise de leurs instruments. Les jeunes

choristes, très bien préparés par leurs professeurs, s'engagent à exprimer, articuler, défendre une direction nette et claire, tant dans Berlioz que dans Gluck, même si nous regrettons que la diction ne soit pas toujours très nette. Avec deux extraits de «Tristia» (du latin «choses tristes») qui regroupe trois pièces pour chœur et orchestre (méditation religieuse et la mort d'Ophélie), les jeunes musiciens soulignent chez Berlioz, sa justesse poétique, sa splendide simplicité.

Cependant, le moment central du concert était la création mondiale de l'œuvre d'**Emmanuelle Da Costa** : « **Rien qu'un souffle** ». Cette œuvre qui est à la croisée des chemins classique et contemporain demande en effet un souffle, un rythme, une théâtralité et une concentration dont tous les musiciens, font preuve avec un professionnalisme remarquable malgré leur jeune âge et leur courte expérience ; ils démontrent ainsi qu'ils n'ont rien à envier à leurs aînés. L'accueil chaleureux qu'ils reçoivent d'ailleurs de la part du chef d'orchestre, d'Emmanuelle Da Costa et du public est une récompense méritée tant ils ont défendu avec panache une œuvre exigeante.

Au final, nous avons assisté à un concert de très belle facture donné par une chorale de jeunes qui ont été bien préparés par leurs professeurs. Quant à la fusion entre **l'Orchestre des Champs Elysées** et **l'Orchestre des jeunes**, elle a fonctionné à merveille malgré quelques fausses notes entendues au tout début du concert.

Compte-rendu, critique, Concert. Poitiers. Auditorium, le 5 mai 2018. Hector Berlioz (1803-1869): Orphée et Eurydice opéra de Christoph Wilibald Gluck (1714-1787) révisé en 1859 (ouverture, Dans ce bois tranquille, Pantomine, Dans ce bois lugubre), Tristia (Méditation religieuse, La mort d'Ophélie), Christoph Wilibald Gluck (1714-1787) : Orphée et Eurydice

(Scène, air des furies «Quel est l'audacieux», Emmanuelle Da Costa (née en 1988) : Sur un souffle (création mondiale). Choeur et Orchestre des jeunes, Orchestre des Champs Elysées. Mathias Von Brenndorff, direction.

Compte rendu, opéra. MARSEILLE, Opéra, le 8 mai 2018. WAGNER : LOHENGRIN. Ernst, Haveman... Arrivabeni / Désiré.

Compte rendu, opéra. MARSEILLE, Opéra, le 8 mai 2018. WAGNER : LOHENGRIN. Ernst, Haveman... Arrivabeni / Désiré. L'œuvre n'avait pas été représentée à Marseille depuis 1983, soit trente-cinq ans, et y revient en apothéose.

L'ŒUVRE... Lorsque Lohengrin est créé par Liszt à Weimar en 1850, en son absence, Wagner, réfugié en Suisse après les événements révolutionnaires de 1848 qui secouent l'Europe, a déjà à son actif plusieurs ouvrages lyriques, Die Feen, 'les Fées'



de 1833 mais créé seulement en 1888, Das Liebesverbot, oder Die Novize von Palermo ('La défense d'aimer, ou la Novice de Palerme') d'après Mesure pour mesure de Shakespeare qu'il dirige lui-même en 1836, Rienzi de 1842, influencé par Meyerbeer, son premier succès, mais le compositeur lui-même le

renie et l'œuvre n'est jamais entrée au répertoire du Festival de Bayreuth. Dans ce sacro-saint de ce qui sera le wagnérisme n'ont droit de cité que les opéra qui suivent, Wagner ayant trouvé sa manière, un style qu'il ne va cesser de peaufiner et d'approfondir : Der Fliegende Holländer(1843), Tannhäuser (1845) et enfin Lohengrin 1850. C'est un opéra de transition avec ses œuvres futures, qui n'a pas encore rompu entièrement avec la tradition de l'opéra italien et du romantique germanique avec des vers itératifs qui donnent souvent une sorte de clôture à des « airs » détachables. Mais la mélodie continue y est déjà sensible et le motif, sinon encore exactement leimotiv, (motif conducteur varié) du Graal, depuis l'ouverture, plane comme une auréole de grâce évanescence sur nombre de passages.

CYGNE NOIR

Style troubadour... Avec sa musique de l'avenir, Wagner demeure un homme culturellement tourné vers le passé et un auteur sensible à la mode de son temps, au style troubadour, la vogue médiévaliste du néo-gothique qui envahit les arts à partir du premier tiers du XIXesiècle, dont Violet Leduc, restaurateur et créateur de monuments médiévaux, est l'exemple génial. Féré de mythes médiévaux, à partir du précédent Tannhäuser, inspiré de personnages historiques réels, dont le minnasänger (trouvère germanique)éponyme, qui donne son nom à l'œuvre, et son compétiteur Wolfram von Eschenbach, il greffe à leur légendaire concours de chant la légende de sainte Élisabeth de Hongrie. À partir de là, il trouve l'inspiration de ses autres

opéras dans le merveilleux médiéval chrétien comme Parsifal, ou païen germanique comme la Tétralogie. Lohengrin est une charnière thématique intéressante, puisque le personnage d'Ortrud représente le conflit entre le Dieu chrétien et les anciens dieux païens germaniques et nordiques qu'elle entend venger. La seule exception est la comédie *Die Meistersinger von Nürnberg*, 'Les Maîtres chanteurs de Nuremberg' (1868), version populaire de ces poètes qui chantent la dame, l'amour, lors de concours publics de poésie, seule œuvre échappant au mythe, laïque, dont la seule transcendance est sans doute l'Art.

Ce poétique et mystérieux Chevalier au cygne, dont l'identité ne sera révélée qu'à la fin, Lohengrin, est un personnage légendaire médiéval connu dès le XII^e siècle par des chansons de gestes. Wagner s'inspire du *minnasänger* qu'il avait déjà mis en musique dans son *Tannhäuser*, Wolfram von Eschenbach (1170-1220), de son poème épique *Parzival*, Parsifal, Perceval pour nous, qui rattache Lohengrin au cycle du Graal des chevaliers de la Table ronde. C'est un mystérieux et merveilleux inconnu qui aborde un jour sur un rivage dans une nacelle, une petite barque, tirée par un cygne. Par sa vaillance, il se gagnera un fief et une épouse. Mais, un jour, le cygne qui l'avait guidé réapparaît, l'appelle, le rappelle : le bel inconnu, venu d'on ne sait où repart pour on ne sait quelle autre lointaine et impénétrable mission, s'envole à jamais dans sa barque tirée par un cygne, gardant à jamais son mystère.

Chez Wagner, sur les bords de l'Escaut, devant Heinrich der Vogler, 'Henri l'Oiseleur', roi de Germanie et l'assemblée des nobles du Brabant, il vient défendre d'une injuste accusation de fratricide portée par le comte Telramund, à l'instigation de son intrigante femme Ortrud, la pure Elsa de Brabant, romantique héroïne rêveuse. Il la défend, vainc, l'épouse avec l'injonction de ne jamais lui poser la question fatale de son nom et de son origine mais, tel Orphée vaincu par l'insistance de sa femme arrachée aux Enfers, l'infraction du tabou par une Elsa taradée par le doute instillé par Ortrude, forcé de révéler son identité, il est contraint de la quitter pour

retourner à Montsalvat où son père Parsifal garde le saint Graal. Non sans avoir ressuscité Gottfried, le frère prétendument occis par Elsa, que la magie d'Ortrud avait hanté en cygne.

Proust et Wagner

Wagner avait cherché à Paris, alors capitale musicale de l'Europe, une consécration qui, à l'exception de rares esprits éclairés tels Baudelaire ou plus tard Mallarmé, ne viendra que bien tard, vers la fin du XIX^e siècle après l'apaisement de la germanophobie consécutive à la défaite française de 1870 et la perte de l'Alsace et la Lorraine. À cheval sur les deux siècles, **Marcel Proust**, amateur subtil, témoigne dans *À la recherche du temps perdu*, de l'accueil controversé de Wagner en France. Il adorait sa musique, il avait peut-être vu Lohengrin lors de sa création française en 1887 mais, surtout, il fréquentait les Concerts Lamoureux qui, passée l'hostilité rageuse contre le wagnérisme, programmait des pages symphoniques, L'écrivain s'avoue



« *Persuadé que les œuvres qu'[il y entendait] (le Prélude de Lohengrin, l'ouverture de Tannhäuser, etc.) exprimaient les vérités les plus hautes* ».

Proust consacre nombre de commentaires à Wagner, à Lohengrin dans *Du Côté de Guermantes*, *À l'Ombre des jeunes filles en fleur*, *La Prisonnière*, etc. C'est un aperçu intéressant de l'engouement et de l'aversion envers Wagner dans les cercles élégants. Ainsi, le salon républicain et progressiste de Madame Verdurin organise un voyage à Bayreuth. Cependant, même le salon aristocratique et royaliste des Guermantes, pourtant conservateurs, débat du cas Wagner, ainsi le savoureux

dialogue entre le duc trouvant que Wagner l'endort
« immédiatement » qui s'attire cette réplique de sa femme :
« Vous avez tort, dit Mme de Guermantes, avec des longueurs
insupportables Wagner avait du génie. Lohengrin est un chef-
d'œuvre. Même dans Tristan il y a çà et là une page curieuse.
Et le chœur des fileuses du Vaisseau fantôme est une pure
merveille. »

Mais abandonnant les salonards à leurs catégoriques
et lapidaires jugements, comment ne pas partager ce sentiment
de Proust qui goûte

« cette sorte de tendresse, de sérieuse douceur dans
la pompe et dans la joie qui caractérisent certaines pages
de Lohengrin » ?

RÉALISATION A MARSEILLE



Ce Prélude fameux de Lohengrin, douce ouverture, mais sur un monde où la pureté et la poésie vont s'opposer cruellement à la dureté et méchanceté des hommes, débute en sourdine dans une brume moirée embuée de rêve aux bords d'un sommeil finissant, dont les évanescentes vapeurs se dissipent au tout léger souffle de vent sur le feuillage de peupliers, faisant miroiter la face argentine des feuilles, léger rideau qui s'ouvre lentement, sur une scène, un onirique et impalpable paysage d'ailleurs, montant sur un crescendo, un fracas de soleil avant de s'estomper, délicatement conduit par la baguette inspirée de Paolo Arrivabeni, est malheureusement gâché par l'indiscrete animation parasite imposée par la mise en scène de Louis Désiré dans le décor de Diego Méndez Casariego, un étagement, à cour, d'une sombre et énigmatique bibliothèque où passeront une jeune femme et un jeune homme, dont l'esprit, distrait de la merveilleuse musique, tente de

déchiffrer l'énigme avant d'identifier Elsa et son frère disparu supposé assassiné par elle, quand il suffisait de lire le texte du programme pour le savoir.

Bonne idée que le livre, caressé par la jeune femme, relais passé à des enfants qui situe l'intrigue dans l'univers des contes, mais le mimodrame casse le drame, capte trop l'attention au détriment de la musique ; excellente idée que de l'opposer, à jardin, à ce touffu trophée d'armes, antithèse guerre et culture, le presque trait d'union de cette table, tronc d'arbre à peine arraché à la nature, voisinant avec le fauteuil Louis XVI, aboutissement raffiné de l'art, couvert de soldats de plomb ambigus, jouets enfantins et plans et tactique pour le combat.

Cet anonyme, roi valise à la main, même pour signifier une fuite précipitée, manque singulièrement de majesté dans son neutre costume de fuyard pour rendre crédible qu'il règne majestueusement sur un combat singulier dont il impose la règle à tous. Rien ne le distingue, dans sa stricte veste sombre à boutons dorés, du reste de la troupe, à part les manches passementées d'or de son manteau comme Telramunt et un pendentif trop petit pour être identifié de loin. Des civils en costume se mêlent aux militaires et même les femmes ont des robes sévères (Méndez Casariego) qu'on dirait de pensionnaires, à part Elsa en clair et Ortrud dans son habit de fête de nuit au revers de feu. Cela a une harmonie globale austère

non sans grandeur. Dans la tonalité ténébreuse de l'ensemble, les masses se fondent, confondent, s'étagent vaguement dans d'angoissants clairs-obscurs, des pénombres, les lumières somptueuses de Patrick Méeüsarrachant de l'ombre, de saisissante et fantomatique façon, des silhouettes, des têtes, des visages. Dans cet univers ténébreux, l'image surélevée du lit des deux époux dans les draps, d'une éclatante blancheur, a le charme naïf de certaines enluminures médiévales présentant, des gestes raides stéréotypés, des amants heureux. Le héros a une chemise contrastant avec son manteau, affublé d'un dossard convoquant les plumes du cygne absent, évoquant

surtout un blouson de motard angelino, de Los Angeles, 'la cité des anges'. Détail pas très heureux sans doute mais, le fameux cygne inexistant est en fait intelligemment disséminé dans le décor, dans des murs, dans la petite cape de plumes d'Elsa pour son mariage, et, dans le tendre adieu au cygne de Lohengrin, magnifique trouvaille, c'est, dans un rideau de devant de scène soudain semé d'étoiles, la Constellation du Cygne qui se définit sous nos yeux avant de se reperdre dans cette Voix Lactée.

INTERPRÉTATION

Distribution triée sur le volet même dans les comparses, tel le quarteron de fidèles de Telramund même défait et déchu, loyauté indéfectible des vassaux à leur suzerain, **Florian Cafiero, Samy Camps, Jean-Vincent Blot et Julien Véronèse**. À cette image féodale, brutale dans sa raideur virile guerrière, inexpiable, inflexible lors du procès et du duel (bien traité dans un remous de foule) s'oppose subtilement, la douceur féminine de dames dont les gestes bien trouvés traduisent la solidarité avec Elsa, accusée, bien campées ensuite dans cortège de la mariée, symbolisée en quatre dames, **Pascale Bonnet-Dupeyron, Florence Laurent, Elena Le Fur et Marianne Pobbig**.

Si l'on a regretté la scène adventice parasitant le Prélude, il faut reconnaître les moments où l'image et le son semblent ne faire qu'un dans une miraculeuse osmose. Ainsi, ces masses

perdues dans des fonds lointains obscurs, ces chœurs minutieusement travaillés par **Emmanuel Trenque**, dans des murmures presque imperceptibles à peine nappés d'orchestre par la délicatesse d'Arrivabeni, donnent une sensation, un sentiment de profondeur et de distance, horizon lointain d'humanité compassive, qui contrastera avec la combattive ardeur d'autres moments. C'est, à coup sûr, l'une des réussites de cette production. L'on soulignera que, loin de jouer l'emphase, l'enflure, les plaies d'interprétation surchargées de Wagner, le chef, qui sait être épique, nous en fait goûter les finesses, les évanescences poétiques, attentif aux chanteurs comme le savent être les directeurs italiens, mettant magnifiquement en valeur le texte, souvent à la limite du parlando, d'un auteur compositeur tout aussi attentif à la bonne écoute de sa musique que de ses paroles.

Et il n'y avait ici que de grands interprètes pliés à la musique et dramaturgie wagnérienne. Le héraut du roi est campé par un **Adrian Eröd**, à la voix solide comme une lame de ces épées qu'il appelle à vont se mesurer. Le Roi Henri l'Oiseleur, partagé entre la nécessité de rendre justice et ce que l'on sent de pitié pour Elsa, est humainement incarné par **Samuel Youn**, déjà apprécié en grand Hollandais. Personnage le plus dramatique, le seul à mourir, Frédéric de Telramunt, chevalier féal, fidèle à la mémoire de son suzerain, défendant la justice en accusant une Elsa qu'il croit sincèrement fratricide et lascive, est un Macbeth germanique, manipulé par sa femme à laquelle l'unit et la fidélité dynastique et la chair, voit son monde s'écrouler lorsqu'il est défait dans le duel à outrance du Jugement de Dieu qui l'oppose à Lohengrin. Ses remords, sa honte d'avoir été épargné sont tout aussi sincères avant d'être reconquis par sa femme. Avec son long manteau volant dans ses accès de fureur, le baryton **Thomas Gazhelia** des envolées hallucinées, se mettant sans doute en danger par sa véhémence et une excessive ouverture des sons, mais il est d'une expressivité dramatique extraordinaire et sait servir le texte en en détaillant au murmure certains passages. Aussi contrôlée qu'il est impétueux, tempétueux, la

femme et le pantin, **Petra Lang**, cheveux d'un roux maléfique en tresses chignonnées de gardienne de stalag, mezzo ou grand soprano dramatique, voix longue, corsée, est une Ortrud uniformément maléfique, ironique, machiavélique, qui se joue du rôle comme des autres, grandiose dans l'aveu orgueilleux de son crime.

Elsa, ne serait qu'une héroïne romantique stéréotypée à laquelle ne manque même pas un monologue nocturne à la fenêtre chantant les caresses des brises, sans les doutes qui la taraudent face au mystère imposé, il est vrai abusivement, par le mystérieux chevalier au Cygne. **Barbara Haveman**, soprano, lui prête une voix sûre, solide peut-être un peu trop pour l'évanescence de son rêve, le médium a mezza voce parfois atteint d'un vibrato excessif au début puis récupérant, surtout dans les dernières scènes, paradoxalement après le mariage, une stabilité, une pureté virginale et un timbre lumineux. Homme providentiel venu d'ailleurs, Lohengrin serait d'une insignifiance sereine s'il n'avait la poésie du mystère, même inhumain. Cette mise en scène lui met un peu les pieds sur terre, sa victoire au duel étant celle de Dieu, promenant sereinement son triomphe parmi les soldats (on l'imaginerait se prêtant aux selfies). **Norbert Ernst**, ténor, lui offre un timbre lumineux comme son épée, mais sans rien d'acéré, avec une grande fraîcheur dans son récit final du Graal, traduisant à la fois son plaisir de se révéler enfin à tous dans sa gloire, après l'amertume de l'échec amoureux face à l'hystérie inquisitrice d'Elsa ne sachant être belle et tais-toi comme il l'exigeait.

Un personnage mystérieux, blanc, torse nu, désincarné par le mince **Massimo Riggi**, avec des battements de bras comme des ailes, traverse la scène, témoin muet et parfois consterné de l'action, et s'avère donc comme le frère fantôme d'Elsa du mimodrame du Prélude, transformé en cygne par le maléfice d'Ortrud et rendu à sa figure humaine de duc Gottfried par la prière finale de Lohengrin. Des enfants (**Lisa Vercellino**, **Matteo Laffont**) donnent à l'opéra sa dimension féerique de conte, de légende : pour petits et grands.



Opéra de Marseille
Lohengrin de Wagner,
Les 2, 3 et 8 mai 2018

Direction musicale : Paolo ARRIVABENI

Mise en scène : Louis DÉSIÉ

Décors et costumes : Diego MÉNDEZ CASARIEGO ;

Lumières : Patrick MÉEÛS

Distribution :

Elsa de Brabant : Barbara HAVEMAN ;

Ortrud : Petra LANG

Lohengrin : Norbert ERNST □ Fredrich de Telramund : Thomas

GAZHELI □ Le Roi Henri l'Oiseleur : Samuel YOUN □ Le Héraut du Roi

: Adrian ERÖD □ Les nobles de Brabant : Florian CAFIERO, Samy

CAMPS, Jean-Vincent BLOT, Julien VÉRONÈSE □ Le Duc Godfried :

Massimo RIGGI

Les pages: Pascale BONNET-DUPEYRON, Florence LAURENT, Eléna LE

FUR, Marianne POBBIG ; les enfants: Lisa VERCELLINO, Matteo

LAFFONT.

Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille.

Chef de Chœur : Emmanuel TRENQUE

Photos : © Christian Dresse :